
M A N U S C R I T

HOME

de Colleen Wagner

Traduit de l'anglais (Canada) par Michel Lederer

(avec le concours du Banff Council for the Arts)

cote : ANG99D361

Date/année d'écriture de la pièce : 1996

Date/année de traduction de la pièce : 1999

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Colleen Wagner

HOME

traduction : Michel Lederer

copyright : 1996 by Colleen Wagner

Personnages : Wendall Lake, 47 ans

Thomas Jarvi (Lake), 80 ans, père de Wendall

Sonya, 15 ans

Elina, 34 ans, mère de Sonya

Yanna, 79 ans

Une infirmière, une doctoresse, voix d'un metteur
en scène

ANG 99D361

Acte I

Scène 1

*Une maison de retraite médicalisée - un espace vide éclairé par la lumière crue de tubes au néon. Une large fenêtre donne sur des pelouses onduyantes. **Thomas** est dans un fauteuil roulant. Une jeune infirmière essaie de lui arracher un chocolat qu'il a dans la main. Elle trébuche et tombe sur ses genoux. Il la chatouille et tous deux pouffent de rire au moment où **Wendall** entre. Il les observe de loin pendant un instant, puis il ressort. Il appelle son père depuis les coulisses.*

WENDALL : *(En estonien)* Tere, papa.

(Bonjour, papa)

L'infirmière bondit sur ses pieds. Wendall entre de nouveau et fait comme s'il n'avait rien vu.

Désolé d'être en retard. Je suis venu dès que j'ai pu.

INFIRMIERE : Votre père a un chocolat dans la main.

Thomas le fourre dans sa bouche.

Vous voyez! C'est du suicide. Vous nous payez pour qu'on vous maintienne en vie et vous vous suicidez.

TOOMAS : Je ne vous paie pas pour que vous me mainteniez en vie. Je vous paie pour que vous rendiez ma mort... agréable.

Il a un grand sourire.

INFIRMIERE : Vous êtes impossible.

TOOMAS : Je suis vieux. C'est le privilège de l'âge. Le seul qui me reste. Il me sera par conséquent impossible de vous parler de... l'infini.

INFIRMIERE : Le voilà qui philosophe, à présent. Il va falloir que je demande aux psys de descendre.

WENDALL : Papa, c'est mon heure de déjeuner.

TOOMAS : La voilà, la voix de la raison. Il a une heure pour déjeuner et le trajet en bus lui prend presque autant.

WENDALL : Au bureau, il va falloir que je rattrape le temps perdu.

TOOMAS : Drôle d'expression, non? Le temps perdu. Comme si on pouvait le retrouver comme un bibelot qu'on n'aurait pas rangé à sa place. J'ai davantage de temps derrière moi que devant moi. Est-ce que je suis perdu pour autant? Est-ce une définition de la sénilité?

(à l'infirmière) Quel âge avez-vous?

INFIRMIERE : Ça ne vous regarde pas.

TOOMAS : Vous êtes mariée?

INFIRMIERE : Ça ne vous regarde pas!

TOOMAS : Mon fils non plus.

WENDALL : Papa, je t'en prie!

Il se tourne pour partir

TOOMAS : *(En estonien)* Hästi, hästi!

(Bon, bon)

(à l'infirmière) Nous avons à discuter, mon fils et moi.

Wendall va regarder à la fenêtre.

INFIRMIERE : Plus de sucre. On pourrait sauver un tas de gens dans le monde avec l'insuline que vous gaspillez en n'étant pas raisonnable.

TOOMAS : Vous n'avez qu'à la leur donner. Je n'ai rien demandé.

INFIRMIERE : Vous êtes décidément impossible!

TOOMAS : Je suis le temps sur lequel on a trop tiré. Un mince élastique autour d'un univers en expansion. Combien de temps tiendra-t-il encore? Je vous laisse engager les paris. Quand le vieux bonhomme va-t-il exploser en ce monde pour être projeté dans un autre? Qui pariera sur demain?

INFIRMIERE : M. Lake, plus de sucre.

Elle sort. *Toomas* lui tire la langue, puis il roule son fauteuil vers la fenêtre et regarde dehors.

TOOMAS : *(En estonien)* Ei tea, mils elu on niisugune?
(Pourquoi la vie est-elle ainsi?)

On regarde par la fenêtre et on voit la vie passer. On veut tendre la main, s'intégrer à cette vie-là, mais il y a toujours quelque chose qui s'interpose.

Silence. Wendall regarde sa montre.

WENDALL : J'ai beaucoup de travail à cette époque de l'année, papa, et je t'ai déjà dit que ça me faisait un choc chaque fois que tu laissais un message au bureau demandant que je vienne d'urgence. Je n'aime pas du tout débarquer ici comme un fou, prendre un taxi au lieu du bus, ce qui en plus, fait un trou dans mes finances. Je te l'ai répété des centaines de fois.

TOOMAS : Le trajet en bus te prend plus d'une heure.

WENDALL : Oui, ça me prend du temps, et de l'argent, aussi. Et quand il ne s'agit pas d'un cas d'urgence, comme maintenant, par exemple, je dépense une fortune et je te trouve en train de flirter avec l'infirmière.

TOOMAS : Tu travailles trop. Nuit et jour.

WENDALL : Tu sais, papa, je suis comptable, comme tu le souhaitais, et c'est la fin de l'année. L'époque où on est le plus bousculé.

TOOMAS : Tu n'as pas de vie à toi.

WENDALL : Non, je n'ai pas de vie à moi. Je te le concède. Pas de vie. Je vis et je n'ai pas de vie à moi.

TOOMAS : Moi non plus. Ma femme est morte. Mon fils unique n'a pas de temps à consacrer à son père.

WENDALL : Je viens te voir toutes les semaines. Je reste une heure dans un bus, je dois changer et en prendre un deuxième qui est toujours en retard...

TOOMAS : *(En estonien)* Ja nüüd kannad oma isa vasto salvaviha...

(Et voilà, tu recommences à adresser des reproches à ton vieux père...)

WENDALL : A quoi bon te parler? Tu n'écoutes jamais.

TOOMAS : J'écoute, mais je n'entends jamais rien.

Wendall consulte de nouveau sa montre

WENDALL : Bon, puisque tu m'as fait venir pour rien, je te reverrai mercredi comme d'habitude.

TOOMAS : Quand vas-tu enfin te décider à te ranger... avec une jolie Estonienne?

WENDALL : *(exaspéré)* Oh! pour l'amour du ciel!

TOOMAS : Tu t'imagines que ça n'a pas d'importance, mais qui va hériter de tes biens ET en comprendre toute la valeur?

WENDALL : Je n'ai rien à léguer.

TOOMAS : Pour le moment.

WENDALL : Qu'est-ce que tu veux dire?

Silence. Toomas affiche un large sourire et croise les bras.

Papa, je n'ai pas le temps de jouer aux devinettes!

TOOMAS : (*pouffant, ravi*). Ne fais pas confiance aux infirmières. Elles mettent la main sur tout ce que tu as, et sur certaines choses qu'elles devraient avoir honte de toucher.

Il sort une lettre de son pantalon.

On a enfin reçu la lettre. La voilà. Tu vois? La maison de ma mère, NOTRE maison, on va nous la rendre. C'est officiel. L'entête du gouvernement. Nous avons deux ans pour faire valoir nos droits. Notre rapatriement. Le rêve s'est réalisé! Tu te rends compte? Nous pouvons enfin retourner.

WENDALL : Pas RETourner. N'oublie pas que, moi, je n'y ai jamais été.

TOOMAS : Mais maintenant, tu vas y aller. Tu vas récupérer notre maison et nos biens.

WENDALL : Je ne peux pas partir!

TOOMAS : C'est l'héritage qui te revient de plein droit. Celui que j'attends de te transmettre depuis cinquante-cinq ans. Cinquante-cinq ans!

WENDALL : Papa, nous avons déjà parlé de ça.

TOOMAS : Va là-bas et commence enfin à vivre, bon Dieu! Découvre qui tu es réellement! Fais quelque chose d'important pour une fois!

WENDALL : Je n'ai pas le temps. Et je n'ai pas d'argent pour le voyage.

TOOMAS : Le temps, c'est la seule chose que nous possédions vraiment. Sous le lit. J'ai des documents, des papiers. Dans le carton à chaussures. Apporte-le-moi.

Wendall le pose sur les genoux de son père.

Des factures. L'acte de vente. L'hypothèque. Et regarde! Le paiement définitif. Regarde! C'est à nous, entièrement à nous! Peu ou pas d'arriérés à payer! Tout est là. J'ai tout gardé. Même la clé. Je n'ai vécu que dans l'attente de ce moment.

WENDALL : Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ces trucs?

TOOMAS : Ce ne sont pas des "trucs". C'est notre histoire! Ces documents écrivent toute notre histoire. Je veux que tu les épluches, que tu t'assures que rien ne puisse légalement nous empêcher de rentrer en possession de nos biens.

WENDALL : Il y a des avocats pour ça.

THOMAS : C'est justement pourquoi je te demande de les examiner d'abord. C'est types-là, tu les paies à l'heure. Et une heure devient tout de suite deux, et quelques jours deviennent tout de suite quelques semaines. Je veux que tu fasses en sorte qu'ils ne profitent pas d'un vieil homme malade. Tu as deux semaines pour tout vérifier, ensuite tu prends l'avion pour rejoindre ta maison et mettre la machine en marche.

WENDALL : Je ne peux pas partir dans deux semaines! Et puis, ce n'est pas MA maison.

THOMAS : Tu as droit à des vacances. Et ce SERA ta maison.

WENDALL : Non, ma maison est ICI.

THOMAS : La maison, on l'a dans son sang.

WENDALL : Dans le TIEN, pas dans le mien.

THOMAS : Ton sang est mon sang. Et mon sang est celui de mon père et de ma mère. Ma mère en est morte de devoir partir. Et ta mère aussi! Elle adorait cet endroit. Elle adorait cette langue. Elle écrivait, tu sais. C'est pour ça que tu dois y aller. Sinon, tout ça n'aura servi à rien. Le rêve d'un pays libre. Rome est tombée. L'URSS est tombée. Et nous devons renaître des cendres.

Ne me déçois pas, mon fils. Je sais que nous avons nos différences, mais un jour je partirai - pour de bon, et pas pour me perdre comme ton temps -, et je tiens à te léguer autre chose que des souvenirs.

(En estonien) Ära jätta mind hätta. Oma ema, Kuid mitte mind. Mine tagasi.

(Ne me déçois pas. Pour ta mère, si ce n'est pas pour moi. Retourne-là-bas).

Les lumières baissent

Scène 2

La nuit à Tallinn. Une maison en mauvais état dont certaines pièces sont condamnées, mais qui laisse encore deviner son élégance passée. La pièce est éclairée par la lumière bleuâtre d'une enseigne au néon qui clignote. Yanna entre précipitamment et ouvre la porte d'un placard. On entrevoit une petite fille debout à l'intérieur du placard et on entend le bruit de tanks et de soldats qui défilent.

YANNA : *(en bas-allemand)* Etj hea koame! Etj hea eant!

(en allemand : Ich höre sie kommen! Ich höre sie!)

(Ils arrivent! Je les entends!)

Ils arrivent! Cache-toi! Derrière les cartons! Chut, pas un bruit, Marina! Pas un mot! Je te préviens, sinon je te bâillonne avec du sparadrap.

Elle ferme la porte du placard et s'appuie contre elle pendant qu'elle parle à un soldat imaginaire.

(en russe) A vi rouskii? *(Vous êtes russe?)*

Bien sûr que vous êtes russe. N'importe quel imbécile pourrait s'en apercevoir. Les soldats russes sont tellement plus beaux que les allemands. Et plus gentils. Les Allemands volent. L'or, les œuvres d'art! Pas la nourriture. Ils sont idiots, non? On meurt tous de faim et ils volent les œuvres d'art! Les soldats russes sont intelligents. Et pragmatiques. De la viande et des pommes de terre. Du pain. Prenez. Prenez tout. Je ne suis qu'une pauvre femme.

Seule. Oui.

Il n'y a personne d'autre. *(mentant)*. Non, non, pas d'enfants. Juste moi.

Vous pouvez entrer si vous voulez.

Elle ouvre le placard. Plusieurs personnes sont là, la valise à la main.

(en bas-allemand) Feschwingt!

(En allemand : Verschwindet)

(Allez-vous en!)

Vous ne comprenez pas! Allez-vous en! Vous ne pouvez pas entrer! Je n'ai rien! Pas de quoi manger! pas d'argent! Allez-vous en! Je vais leur dire! Je vais leur dire que c'est vous!

Elle claque la porte et imagine une autre scène.

(en bas-allemand) Ach, du best daut! (en allemand : Ach du bist es!)

(Ah, c'est toi!)

Je croyais que tu étais partie. Les Russes sont venus et ont tout pris. Mes vieux vêtements, et même mes chaussures. Tu te rends compte? Où est-ce que je vais aller, maintenant? Avec l'hiver qui approche. Ils ne pensent qu'à se remplir la panse ces Rousskiis. Rien pour l'art, ni la musique.

Ils m'ont pris tout le tabac que tu m'avais laissé.

(en allemand) Danke schön. (Merci).

Elle tire une bouffée d'une cigarette imaginaire.

Ce sont les détails qui font la différence, qui nous aident à continuer.

Elle tire une nouvelle bouffée.

Tu entres? Je peux mettre de l'eau à bouillir, si tu veux. C'est tout ce que j'ai. A moins que tu aies du thé et un tout petit peu de sucre.

Elle ouvre la porte du placard et voit les enfants.

Cachez-vous! Marina! Ils vont t'emporter! Ils vont t'emporter!

Sonya entre en pyjama et fait jouer plusieurs fois l'interrupteur pour qu'on ait l'impression d'une succession d'instantanés d'un camp de concentration et d'un prisonnier pris dans le faisceau d'un projecteur.

YANNA : Non! Non, c'est lui!

SONYA : Grand-mère!

YANNA : Prenez-le! C'est lui! Le fou! Je l'ai vu avec les soldats!

La lumière reste allumée. Le placard disparaît dans l'obscurité. Sonya secoue Yanna pour la réveiller.

SONYA : Grand-mère, réveille-toi! T'as une nouvelle crise de scamanbulisme.

YANNA : Ah bon?

SONYA : La deuxième fois cette nuit. Faut que je dorme, Yanna.

YANNA : Ils reviennent.

SONYA : Qui?

YANNA : Je les ai entendus frapper.

SONYA : Tu veux que j'aille voir?

YANNA : Non! N'ouvre pas!

Sonya va ouvrir la porte d'entrée. Il n'y a personne. Une voiture passe dont la radio hurle une musique de rap russe.

SONYA : Comment je vais pouvoir cartonner en cours si je dors pas assez?

YANNA : Je te jure que je ne le fais pas exprès. Nous comptons sur toi. Tu es notre phare.

SONYA : Ouais, tu parles, de toute façon, ce sera la galère.

Yanna ne comprend pas.

Pas la peine de braquer vos phares sur moi. Je suis pas un arbre de Noël. Et puis, je finirai par vous laisser tomber.

YANNA : Non, tu ne nous laisseras pas tomber. Jamais.

SONYA : Allez, on va se recoucher et c'coup-ci, tâche de rester dans ton lit.

YANNA : *(en bas-allemand)* Gude nacht en schloap jesund.

(en allemand : gute Nacht und schlaf gut).

(Bonne nuit et dors bien).

SONYA : (*chantonnant*) Goody sweety night.

YANNA : Ma chérie, je ne comprends pas un mot de ce que tu dis quand tu parles comme ça.

SONYA : C'est de l'anglais. Le langage des devises. Plus personne parle le bas-allemand ici, Yanna.

YANNA : J'ai peur de l'oublier. Je fais des cauchemars où je rêve que je l'ai oublié et que je ne parle pas d'autre langue. Je suis dans un magasin, j'ouvre la bouche et rien ne sort. Rien du tout. Tout le monde attend que je dise quelque chose, ma vie est en jeu, et je ne me souviens plus de ma langue maternelle.

SONYA : Raison de plus pour apprendre une autre langue.

YANNA : Quand tu perds ta langue maternelle, tu perds aussi une partie de ton âme.

SONYA : Elle sera remplacée par autre chose.

Si tu veux de la tunc, faut aller la chercher où elle est.

A quoi bon allumer une bougie quand il suffit d'abaisser un interrupteur?

Allez Yanna, au pieu. Good nacht.

Sonya et Yanna sortent. Le néon clignote et éclaire le placard ouvert. Il est bourré de vieux cartons et de vieilles valises. Elina entre et agite la main à l'intention de quelqu'un qui se trouve dehors. On entend les basses très fortes de la stéréo d'une voiture. Elina ferme la porte et les bruits du dehors s'estompent. Sonya entre, faisant sursauter Elina.

SONYA : Salut.

ELINA : Qu'est-ce que tu fais debout!?

SONYA : Yanna jouait encore les somnambules. C'est la deuxième fois, ce soir. Et maintenant, j'ai plus sommeil. D'où tu viens à cette heure-là?

ELINA : (*mentant*) J'ai fait des heures supplémentaires.

SONYA : On devrait être riches avec toutes les heures supplémentaires que tu fais.

ELINA : Qu'est-ce que tu veux dire?

SONYA : Je veux dire que tu travailles tout le temps et qu'on n'a jamais d'argent.

ELINA : C'est le monde dans lequel on vit. Deux fois plus de travail, deux fois moins d'argent.

SONYA : C'est un monde de cuffs - t'es coincé comme un skeud dans un juke-box, tu peux pas entrer, tu peux pas sortir, et puis tu tournes, tu tournes, tu tournes.

ELINA : Arrête de parler comme une martienne.

SONYA : C'est le cœur qui lépar et persome capte.

ELINA : Tu le fais exprès, hein? Te réfugier dans un univers où on ne peut pas t'atteindre. Ou bien tu cherches à faire en sorte que je me sente coupable? C'est ça? Je suis une mauvaise

mère. Je travaille. (*très appuyé*) EXCUSE-MOI. Et c'est moi la responsable de ce monde pourri. (*parlant de plus en plus fort*) C'est moi toute seule qui ai créé l'inflation, le chômage, la pollution... j'ai oublié quelque chose? Ah, oui, les guerres civiles, et puis les famines!

SONYA : Je suis passée devant ton travail aujourd'hui.

ELINA : Je t'ai dit d'arrêter de m'espionner.

SONYA : (*mentant*) Je voulais te donner quelque chose.

ELINA : Ah bon?

SONYA : Un broche de diamants. Je l'ai trouvée sur le trottoir, dans le quartier bourge.

ELINA : Une broche de diamants. De la verroterie, oui.

Silence. Le néon clignote.

SONYA : Ouais, probablement du toc. Toc, toc. De la caille. Comme cette lumière. Tu croirais que c'est la lune, mais que dalle. Rien n'est réel.

Une voiture passe, stéréo à fond.

Boum, boum, boum. Comme le cœur? Boum, boum. Tout est du bidon.

Les lumières baissent.

Scène 3

Un cabinet de consultation. *Wendall* est assis dans un fauteuil droit pendant que la doctoresse examine les radios sur un écran. La lumière jette une lueur bleutée, comme si *Wendall* et la doctoresse étaient eux-aussi des radios.

DOCTORESSE : La biopsie est positive. C'est une petite tumeur, mais il faut la traiter sans retard. Je connais une excellente spécialiste, la meilleure.

(*elle compare les radios*). Elle vous suggérera probablement de commencer par une chimiothérapie.

Silence.

M. Lake?

Elle éteint la lumière de l'écran. Un violent éclairage au néon envahit la pièce.

WENDALL : Et si je ne veux pas?

DOCTORESSE : Suivre le traitement?

WENDALL : Non. Je sais très bien ce qui arrivera si je ne suis pas le traitement. Elle grossira et je mourrai.

Silence.

DOCTORESSE : Elle grossira...

WENDALL : Non, non, pas je ne parle pas du traitement. Je veux dire, si je ne veux pas voir cette spécialiste-là, à cet hôpital-là pour suivre ce traitement-là. Vous avez quelqu'un d'autre à me recommander? En Europe, par exemple. En Europe de l'Est. Vous avez des noms à me donner, pas les plus grands, bien sûr, parce qu'il faudra que je paie de ma poche.

Silence.

DOCTORESSE : Vous n'avez personne, M. Lake?

WENDALL : C'est dans mon dossier, non? Les informations confidentielles. Célibataire. Sans enfants. Mère décédée. D'un cancer. Père en maison de retraite médicalisée. Diabétique. Dois-je ajouter "sans espoir"? Mais ce serait une remarque d'ordre émotionnel, et nous devons nous cantonner aux faits. Aux faits bruts.

Pas de frères et sœurs.

Seul.

Absolument seul.

En un sens, c'est pire que d'avoir le cancer, vous ne trouvez pas? Seul dans un monde où tout va par couple.

Excusez-moi, ce sont des remarques déplacées.

DOCTORESSE : Non, non. C'est normal. La colère.

WENDALL : Oui, l'émotion permise. Au lieu de craquer et de sangloter, je veux dire - ce qui serait plus naturel, je suppose, on malaxe le tout pour obtenir ce qu'on appelle quelque chose de normal. Le dénominateur commun est la

normalité. La majorité est normale. Et si la majorité est composée de crétins, il est normal d'être un crétin et on doit donc tendre à le devenir. Le cancer est normal. Une personne sur quatre...

DOCTORESSE : Les chances de guérison...

WENDALL : En général ou pour mon cancer en particulier? Je vais perdre mes cheveux? *(pause)*. Bien sûr que oui.

Silence.

Merci de ne pas m'avoir caché la vérité. L'autre médecin m'a raconté que c'était une tache sur la radio. Il était jeune. Il a dû penser que je finirai par l'apprendre.

Pause.

Pardonnez-moi. Vous avez d'autres malades qui attendent - plus mal lotis que moi, sans doute...

DOCTORESSE : Non, non, ce n'est pas grave.

WENDALL : De votre point de vue, en tout cas.

DOCTORESSE : J'aimerais vous conseiller de voir... c'est la semaine prochaine, je crois *(elle fouille parmi ses papiers)*... de voir un...

WENDALL : Un spécialiste du cancer, de la mort et du chagrin?

DOCTORESSE : Non, un psychologue. Votre réaction est normale. Vous devriez le prendre autrement, évacuer le stress...

WENDALL : Oui, naturellement. Ne pas être fatigué, ne pas être stressé. Encore que dans ce monde de cinglés, il soit "normal" d'être fatigué et stressé dans le cadre de la vie quotidienne. Neuf heures, cinq heures. Enfin, plutôt neuf heures, sept heures. Ou même huit heures. Onze heures et demie. "Excusez-moi, mais pour avancer, il faut que je vous écrase." Tuer ou être tué.

Quoi qu'il en soit, je ne pourrai pas m'y soumettre. Je suis censé partir en voyage - pour découvrir qui je suis réellement. Vous avez une idée, docteur? Qui suis-je pour vous? Juste un sac d'organes? Qu'est-ce que je représente? Mon appartement, mon travail? Non, je suis quelqu'un qui doit partir quelque part où il n'a jamais été - dans un endroit qui n'avait pas d'existence politique - afin de devenir quelqu'un qu'il n'était pas.

(*pause*). Je vous demande pardon. Je suis cynique. Voilà ce que je suis. Un cynique, un comptable de quarante-sept ans qui n'a personne au monde hormis son vieux père qui lui demande d'accomplir sa dernière volonté. Alors, lequel est le plus pathétique? Qui mérite d'être sauvé? J'attends votre jugement de Salmon. Vous devez choisir l'un des deux. Lequel?

DOCTORESSE : Les médecins ne sont pas des Salmon. Nous ne choisissons pas.

WENDALL : L'un des deux doit mourir.

Pause.

DOCTORESSE : Je connais un excellent médecin. Je vous
conseillerai de ne pas voyager.

Bien entendu, la décision vous appartient.

C'est à vous de décider.

Voici son numéro.

Elle regarde sa montre.

Je suis un peu en retard, excusez-moi.

Elle sort.

WENDALL : "Je suis un peu en retard." Le temps. Le temps me
manque.

Les lumières baissent et pendant ce temps-là, on entend
une vieille chanson chantée à la fois en bas-allemand
et en anglais. (Chanson 77 : "Allemaal kann ich nicht
lustig sein" - Je ne peux pas être heureux du tout).